

## Samir Ramdani : Périphérie centrale

Dans ses films, Samir Ramdani, qui a exposé au 55<sup>e</sup> Salon de Montrouge en 2010, explore les corps comme un champ de bataille à la fois soumis aux stéréotypes et cherchant une singularité, résistant aux règles du pouvoir. Du krump au voguing, de la banlieue à la science-fiction, comment s'inventer une identité qui échappe à la catégorisation ? Il expose actuellement à la Fondation d'entreprise Ricard, à Paris, dans l'exposition « Fertile Lands ». *\_Par Pedro Morais*

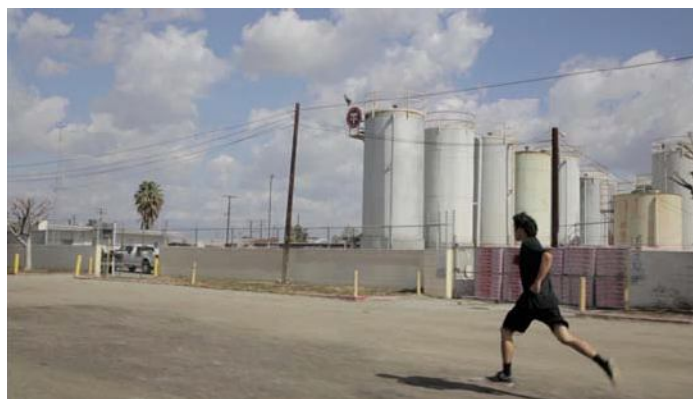


Samir Ramdani,  
*Styx*, 2016, 23 min.  
Courtesy de l'artiste.

À LA SUITE  
D'UN TRAVAIL  
IMPORTANT  
SUR LA  
VISIBILITÉ ET LA  
REVDICATION  
D'UNE MÉMOIRE  
DÉCOLONISÉE,  
IL RESTE À  
IMAGINER  
DES MONDES  
POSSIBLES, NE  
RÉDUISANT PAS  
LES IDENTITÉS  
AUX TERRITOIRES

«L'un des exercices incontournables du rap c'est l'égo trip : le rappeur donne une projection de puissance, une fiction de soi assumée comme telle, qui permet de s'inventer une identité, de s'autodéterminer », énonce Samir Ramdani, au sujet de la capacité performative des mots et de la fiction à transformer les identités dans ses films. Il appartient à une nouvelle génération d'artistes, postcoloniaux malgré eux – Fouad Bouchoucha, Kapwani Kiwanga, Julien Creuzet, Gaëlle Choisine – qui interrogent l'héritage d'une certaine politique des identités dans le champ de l'art. Mais à force d'expositions thématiques regroupant les artistes par le seul biais de leurs origines, autour des notions de territoire et de frontière, ne serait-on pas en train de les assigner à une identité fixe, dictée par leur histoire familiale ? Est-il possible pour un artiste issu de l'histoire postcoloniale de faire un œuvre qui n'évoque pas obligatoirement ces questions ? À la suite d'un travail important sur la visibilité et la revendication d'une mémoire décolonisée, il reste à imaginer des mondes possibles, ne réduisant pas les identités aux territoires.

« Je suis qui ? », c'était déjà la question posée par Samir Ramdani dans une de ses premières installations, autour de la perte de mémoire. Pourtant, ses vidéos des débuts s'inscrivaient en banlieue. Le Mirail à Toulouse, où il crée un photo-roman avec sa famille uniquement composé de « *temps faibles* », dessinant un parcours quotidien d'architectures entre la périphérie



Samir Ramdani,  
*Black Diamond*, 2014,  
40 min. Courtesy de  
l'artiste.

SAMIR RAMDANI :  
PÉRIPHÉRIE  
CENTRALE

SUITE DE LA PAGE 12 et le centre ; ou Marseille, autour de deux lascars qui s'amuse à récolter des prunes dans les arbres, se racontant des histoires (sans le son, concentrant l'attention sur le scénario des gestes). Le fil rouge de son travail se trouve dans le désir de mettre en scène le réel, en dissociant le son afin de déstabiliser le régime documentaire ; et dans le corps filmé qui, comme en un champ de bataille, est à la fois soumis aux codes du groupe et à la fabrication des stéréotypes de genre, en même temps qu'il cherche une singularité dans l'expression, une résistance aux règles dominantes. Parfois, il faut s'éloigner de son espace social pour comprendre les villes, comme une zone de négociation où les cultures transitent et s'adaptent. Pour son film *Broken Leg* (2010), il part à Los Angeles rencontrer les danseurs noirs d'une troupe de *Krump*, filmant des *battles* dans un salon de coiffure ou une incroyable performance le long d'un trottoir de maisons vides. Le *Krump* est un style dont les mouvements vifs et heurtés racontent une histoire, usant avec agressivité des codes du mime. Mais l'histoire sous-jacente que ces corps racontent – leur swing devenu une deuxième peau, fière et protectrice –, c'est celle du quartier, le ghetto de Compton, autant connu par ses émeutes que par l'émergence du hip-hop. Samir Ramdani y retournera pour filmer *Black Diamond* (2014), transformant la ville entière en banlieue, autour d'une



Samir Ramdani,  
*Broken leg*, 2010, 26 min.  
Courtesy de l'artiste.

course-poursuite d'un artiste prédateur venu photographier le ghetto (« Qu'est-ce que tu fais ici ? Prendre ce qui est à nous, même s'il n'y a rien »). Interrogeant sa propre position, il croise des mondes séparés – la galerie d'art apparaît ici comme un lieu imaginaire et rêvé – et des identités : c'est la voix d'un rappeur noir qui slame la dissertation incantatoire sortant de la tête d'un personnage d'origine asiatique. Ce sera encore le cas dans la vidéo *Styx*, présentée actuellement à la Fondation d'entreprise Ricard. Le récit de science-fiction autour de l'évolution d'un univers immatériel, fait de lumière et perception pure, vers la matérialité du corps, la sexualité et la dynamique amoureuse, est raconté en langue mongole et incarné par un couple d'acteurs noirs et des performeurs de *voguing*. C'est un tournant dans son travail, il assume désormais une esthétique plus abstraite, chargée de sensualité, explorant les identités de genre dans un futur où elles ne sont pas encore définies. « *La question du genre est un terrain de transformation majeur actuellement. Ce qui m'intéresse, c'est de passer d'un monde à l'autre, d'un quartier à un autre, de l'art au cinéma, d'échapper à la catégorisation* », déclare l'artiste. Les corps, inscrits socialement mais réinventés à travers les danses de rue, héritent d'un passé qui ne surdétermine pas leur futur.

FERTILE LANDS, jusqu'au 5 mars, Fondation d'entreprise Ricard, 12 rue Boissy d'Anglas, 75008 Paris, [www.fondation-entreprise-ricard.com](http://www.fondation-entreprise-ricard.com)



PARFOIS, IL FAUT  
S'ÉLOIGNER DE  
SON ESPACE  
SOCIAL POUR  
COMPRENDRE  
LES VILLES,  
COMME UNE  
ZONE DE  
NÉGOCIATION  
OÙ LES  
CULTURES  
TRANSITENT ET  
S'ADAPTENT

Texte publié dans  
le cadre du programme  
de suivi critique  
des artistes du Salon de  
Montrouge, avec  
le soutien de la Ville de  
Montrouge, du Conseil  
général des Hauts-de-  
Seine, du ministère  
de la Culture  
et de la Communication  
et de l'ADAGP.